

Les Fils de Marie de Carole Laure

André Lavoie

Volume 21, numéro 2, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2003). Compte rendu de [*Les Fils de Marie* de Carole Laure]. *Ciné-Bulles*, 21(2), 57–58.

Structurée comme un *road movie* qui flirte avec le «noir», cette intrigue sur trame de pseudo-enquête policière s'avère surtout un long voyage initiatique au bout de soi, une lente descente aux enfers de *l'anima*. Les regrets, les blessures, les marques du passé, tout ici s'incarne dans cette bouteille dont l'alcoolique évoque amoureusement la beauté charnelle avant de plonger, une fois encore, tête première dans le vide du goulot. Au terme de ce chemin qui ne mène nulle part, aux confins du vide vertigineux et de la quête de sens, cet antihéros trouve ce qu'il ne cherchait pas: un rapport renouvelé à autrui et à lui-même, un espoir ténu et incertain en l'existence ainsi qu'un fragile mais néanmoins possible amour.

Le regard sans émotion et sans jugement que porte le narrateur sur son entourage finit par laisser transpirer quelque chose de profondément humain dans sa troublante fragilité. C'est là que se dessine le regard du réalisateur qui, anthropologue de formation, se plaît à scruter jusqu'à plus soif le monde de la fuite dans les paradis artificiels. Mais alors que, dans **la Femme qui boit** — film dont **20 h 17, rue Darling** reprend en bonne partie et le sujet et le traitement — l'alcool permettait à l'héroïne d'oublier tout en s'enfonçant chaque jour davantage dans une inévitable déchéance, il joue ici un rôle nettement plus métaphorique, devenant un instrument au service d'une quête incertaine mais essentielle. À la manière de la chaleur étouffante de **Nocturne indien** (1989) d'Alain Corneau, l'alcool est ici un adjuvant indispensable au héros. De même, l'incendie incarne l'événement libérateur qui permet à l'enquêteur de quitter le pays des indices matériels pour accéder à celui des preuves psychologiques. Autre sujet de prédilection d'Émond à qui l'on doit, entre autres films, **l'Épreuve du feu** (1997), documentaire sur le post-trauma de l'incendie.

Écrit sur mesure pour un Luc Picard dont la performance se compare à celle d'Élise Guilbault, **20 h 17, rue Darling**, plus achevé que **la Femme qui boit** tant sur le plan narratif que sur le plan esthétique, plus optimiste aussi, est une belle réussite. ■

Les Fils de Marie

de Carole Laure

par André Lavoie

«**A**ctrice orpheline cherche manière(s) de se réinventer»: ce n'est pas la teneur exacte du message de détresse dicté par l'esseulée Marie dans le premier long métrage de Carole Laure, **les Fils de Marie**, et pourtant... L'ex-muse de Gilles Carle et l'ancienne figure de proue des coproductions franco-québécoises effectue un retour alors que personne ne l'attendait. Confondant sans cesse les sceptiques et les esprits chagrins sur ses talents de comédienne, de chanteuse et de danseuse, elle poursuit sa discrète entreprise de séduction, cette fois avec les atours de la réalisatrice.

Si plusieurs contestent les capacités de Carole Laure à se faire discrète derrière un personnage, trop souvent soucieuse de servir d'abord son image, il faut lui reconnaître un flair certain pour s'inscrire parfaitement dans des mouvances insoupçonnées, comme la musique country et techno ou encore l'univers du chorégraphe Édouard Lock. Les nouvelles technologies ainsi qu'un thème passablement, et tristement, éculé — la mort brutale d'un enfant et le grand vide que provoque son départ — sont à la base de sa toute dernière aventure sur grand écran, après des apparitions rarissimes depuis une décennie, marquée, entre autres choses, par l'échec de **Rats & Rabbits** de Lewis Furey.

À l'aide d'une caméra numérique et en équipe plus que réduite, Laure s'engage sur le terrain glissant de la réalisation pour mettre en images la déroute psychologique et l'improbable résurrection d'une femme en deuil de son fils et de son époux à la suite d'un tragique accident. Pour apaiser la douleur, Marie (Carole Laure) rédige une petite annonce comme d'autres lancent des bouteilles à la mer: «Mère ayant perdu fils cherche fils ayant perdu mère.» Un

Les Fils de Marie

35 mm / coul. / 99 min /
2002 / fict. / France-Québec

Réal.: Carole Laure
Scén.: Carole Laure
et Pascal Arnold
Image: Pascal Arnold
Son: Pierre Blain
Mus.: Jeff Fisher
Mont.: Hugo Caruana
Prod.: Carole Laure - Les
Productions Laure-Furey,
Pascal Arnold et Karina
Grandjean - Toloda
Dist.: TVA International
Int.: Carole Laure, Jean-
Marc Barr, Félix
Lajeunesse-Guy, Danny
Gilmore, Daniel Desjardins



Carole Laure et Félix Lajeunesse-Guy dans *les Fils de Marie*

appel mystérieux et séduisant reçu cinq sur cinq par quatre hommes que tout sépare, sauf ce curieux désir d'être materné par Marie, véritable Mère Courage du Plateau Mont-Royal, volant au secours de l'un, toujours à l'écoute de l'autre.

Avec l'approche psychologisante des téléfilms aux ambitions moralisatrices, et surtout après cette prémisse plus que prometteuse, les rencontres provoquées par Marie s'enlisent dans l'effet-miroir des névroses de notre époque. Les personnages masculins ne se définissent que par leurs troubles psychologiques: de l'adolescent obèse à l'enfant battu, du jeune artiste sadomasochiste à l'homme-enfant aux propos obscurs et décousus. Défilant tour à tour dans l'appartement et l'existence de Marie, car chacun recherche l'exclusivité et rechigne à partager avec l'autre sa nouvelle mère d'adoption, ils tentent, aussi maladroitement que Carole Laure derrière la caméra, de donner vie à ces figures grossièrement esquissées.

Comme il fallait s'y attendre, Laure ne perd pas ses bonnes habitudes d'actrice en devenant une fois encore le centre d'attention de ce récit d'amours filiales et de liaisons étriquées. Elle n'en demeure pas moins totalement dispersée dans une œuvre qui souffre singulièrement de maîtrise et de point de vue. Des acteurs laissés à eux-mêmes, une vedette dont personne ne semble capable de réprimer les tics, des dialogues souvent laborieux («Je suis de la matière vivante.»; «Le vagin de ma femme est très laid.») ne font qu'appuyer l'impression

d'amateurisme que le film ne réussit jamais à masquer.

La générosité débridée de Marie, cette plongée quasi mystique dans la souffrance des autres pour mieux neutraliser la sienne en font la proche parente de Normande St-Onge, dans ce film de Carle où l'on a vu, trop brièvement, Laure s'effacer au profit de cette femme basculant dans la folie. Ce n'est pas le cas dans **les Fils de Marie** où l'actrice, incapable de se mettre en danger, traverse tout le récit avec ses collants noirs de collégienne (même à l'hôpital psychiatrique!) et un accent mélangeant parisiens et intonations bien québécoises.

Quelques plans d'une beauté grave, dont certains pris à la volée, ce qui ajoute à leur charme discret, ne font certes pas un grand film mais une humble tentative de Carole Laure de revenir à l'avant-scène telle qu'en elle-même. Quant à savoir si elle peut se réinventer et briser l'image faussement mystérieuse qu'elle traîne depuis **la Mort d'un bûcheron**, c'est peine perdue avec **les Fils de Marie**. ■

Au fil de l'eau

de Jeannine Gagné

par Marie Claude Mirandette

Au fil de l'eau

35 mm / coul. / 92 min /
2002 / fiction / Québec

Réal.: Jeannine Gagné
Scén.: Jeannine Gagné,
adapté de la pièce
d'Éveline de la Chenelière
Image: Michel Lamothe
Son: Esther Auger
et Claude Beaugrand
Mus.: Jean Derome
Mont.: Louis Dugal
Prod.: Amazone Film
Dist.: Cinéma Libre
Int.: Gabriel Gascon,
Margot Campbell,
Paul Ahmarani, Claude
Laroche, Frédérique Collin,
Guy Thauvette, Michelle
Rossignol

Inspiré de la pièce **Au bout du fil** d'Éveline de la Chenelière, **Au fil de l'eau** est le premier long métrage de fiction de la réalisatrice et productrice Jeannine Gagné, qui a fait sa marque, notamment, avec **Bébé bonheur** (1995), **Aube urbaine** (1995) ainsi qu'un portrait de la romancière Marie-Claire Blais, **l'Insoumise** (1998).

Ce récit sobre et lumineux lève un voile pudique sur l'univers d'un petit groupe de patients d'une résidence, au fil des journées passées en